



***PITORA*, UN PRÉTENDU NUMÉRAL OSQUE CHEZ LES ABRÉVIATEURS DE VERRIUS FLACCUS**

BARBORA MACHAJDÍKOVÁ
UNIVERSITÉ COMENIUS, BRATISLAVA

Résumé

La présente contribution se propose de clarifier la forme *pitora* citée par Festus et par Paul Diacre. On défendra l'idée que *pitora*, qui est présenté comme un mot osque, pourrait en fait être une forme artificielle, fabriquée dans le but d'expliquer le mot gaulois *petor(r)itum*.

Abstract

*The aim of the present contribution is to clarify the form *pitora* quoted by Festus and Paul the Deacon. It is argued that *pitora*, which is said to be Oscan, may be in fact an artificial form coined to explain the Gaulish word *petor(r)itum*.*

Les gloses présentées comme italiques ou étrusques chez les abrégiateurs de Verrius Flaccus représentent une quarantaine de lemmes, dont une petite quinzaine est rapportée à l'osque¹. L'étude de l'une de ces gloses est un travail généralement fort délicat, dont les résultats sont inévitablement précaires. Il est en effet souvent difficile de situer avec exactitude dans l'espace et dans le temps, d'un point de vue dialectologique, un objet lexical rare, dont on ignore l'âge et même la provenance exacte, en dépit des indications fournies par les antiquaires².

Verrius Flaccus avait fait état, d'après les témoignages de Festus et de Paul Diacre, d'un numéral osque, qui signifierait « quatre », traditionnellement cité comme *pitora* (mais la bonne leçon pourrait être *petora*). Selon certains auteurs qu'avait consultés Verrius, ce *pitora* était censé « expliquer » le nom *petor(r)itum*, désignant un chariot à quatre roues. Notre but est d'évaluer la justesse de cette assertion, en nous fondant sur les connaissances actuelles en linguistique historique et en grammaire comparée. On aura à se demander si la forme *pitora* reflète une forme osque authentique, ou s'il s'agit d'une création au moins en partie artificielle de la part d'une des sources de Verrius Flaccus.

La documentation

Chez les abrégiateurs de Verrius Flaccus, *pitora* est mis en relation avec *petoritum*, terme qui désigne un nom de chariot, et qui est clairement un lexème d'origine celtique. L'origine celtique du mot *petoritum* était reconnue par les Anciens, mais il existait des étymologies différentes, qui faisaient appel à l'osque ou au grec.

Le témoignage de Festus (226, 30-33 et 228, 1 L, ex apogr.) est le suivant :

Petoritum, et Gallicum uehiculum esse, et nomen eius dictum [esse] existimant a numero quattuor rotarum. Alii Osce, quod i³ quoque pitora⁴ quattuor uocent, alii Graece, sed αἰολικῶς dictum.

« On pense que *petoritum* est un chariot gaulois, et que son nom lui vient du nombre de ses roues, quatre. Selon certains, ce mot est osque, parce que chez

¹ Sur le *De Verborum Significatu* de Verrius Flaccus et sur ses abrégiateurs, Festus et Paul Diacre, voir LHOMMÉ 2001 et LHOMMÉ 2011, où l'on trouvera une ample bibliographie. On consultera également GRANDAZZI 1991. Sur les gloses étrusques, voir notre étude d'ensemble, MACHAJDÍKOVÁ 2012. Le texte est cité d'après l'édition de LINDSAY 1913.

² Nous avons eu l'occasion d'illustrer ces difficultés, à propos de *sollo*, dans MACHAJDÍKOVÁ 2013, et de *pipatio*, dans MACHAJDÍKOVÁ 2014.

³ *hi codd.*

⁴ *pitora* W² Epit.: *pitor* a W¹: *petora* X: *petor* ed. princ. La leçon *i quoque pitora* est-elle due à une erreur après l'altération de *hi* en *i* ?

les Osques aussi *pitora* signifie ‘quatre’. Selon d’autres, le mot est grec et appartient au dialecte éolien. »

Le lemme correspondant de Paul Diacre est plus concis (Paulus *ex Festo* 227, 2-4 L), le compilateur supprimant la référence au grec⁵ :

Petoritum uehiculum Gallicum. Alii Osce putant dictum, quod hi pitora quattuor appellant, quattuor enim habet rotas.

« *Petoritum* est un véhicule gaulois. D’autres pensent que ce mot appartient à la langue osque, où *pitora* signifie ‘quatre’. En effet, cette voiture a quatre roues. »

On trouve chez Aulu-Gelle (XV, 30) une discussion développée⁶ de *petor(r)itum*, dans laquelle il rejette une étymologie par le grec, mais distincte de celle qu’évoque Festus, puisqu’elle ne fait pas intervenir le numéral « quatre », mais le verbe πέτομαι. Cette étymologie avait été soutenue par un individu qu’Aulu-Gelle présente comme un sot :

Nam cum quaereretur, ‘petorritum’ quali forma uehiculum cuiusque linguae uocabulum esset, et faciem uehiculi ementitus est longe alienam falsamque et uocabulum Graecum esse dixit atque id significare uolucres rotas interpretatus est, commutataque una littera ‘petorritum’ esse dictum uolebat quasi “petorrotum”; scriptum etiam hoc esse a Valerio Probo contendit.

« Car, comme on se demandait quelle était la forme du char appelé *petorritum*, et de quelle langue provenait ce mot, il fit du char une description mensongère, éloignée de la réalité et erronée, et dit que le mot était grec, et signifiait « roue volante ». En changeant une lettre, il voulait que *petorritum* soit une altération de *petorrotum*. Il disait même que Valérius Probus l’avait écrit de cette manière » (Gell. XV, 30, 3-4).

Mais Aulu-Gelle récuse à la fois l’étymologie et la source invoquée à son appui, et cite en faveur d’une origine gauloise une autorité plus grande encore, Varron, qui avait discuté le mot dans ses *Antiquitates rerum diuinum*⁷ :

Ego, cum Probi multos admodum commentationum libros adquisierim, neque scriptum in his inueni nec usquam alioqui Probum scripsisse credo. ‘Petorritum’ enim non ex Graecia dimidiatum, sed totum transalpinis; nam est uox Gallica. Id scriptum est in libro M. Varronis quarto decimo ‘rerum diuinarum’, quo in loco Varro, cum de petorrito dixisset esse id uerbum gallicum, ‘lanceam’ quoque dixit non Latinum, sed Hispanicum uerbum esse.

⁵ Par ailleurs, pour l’emploi du grec chez Paul Diacre, voir LHOMMÉ 2012.

⁶ Sur l’intérêt qu’Aulu-Gelle portait à l’étymologie, voir CAVAZZA 2004.

⁷ Voir CARDAUNS 1976, p. 86, ainsi que BLOM 2009, p. 23.

« Quant à moi, quoique je me sois procuré un bon nombre des ouvrages de Probus, je n'y ai rencontré ce mot nulle part, et je doute qu'il l'ait jamais employé ailleurs. En effet, *petorritum* n'est pas un mot à moitié grec, il vient tout entier d'au-delà des Alpes : c'est un mot gaulois. C'est écrit au quatorzième livre des *Choses Divines* de M. Varron, où, après avoir parlé du *petorritum*, en disant que c'est un mot gaulois, Varron a également dit que *lancea* est un mot espagnol, et non latin » (Gell. XV, 30, 5-6).

Il semble que Verrius Flaccus n'ait pas repris le passage directement à Varron, puisque Festus ne condamne pas l'origine grecque. Verrius devait donc avoir d'autres sources.

***Petor(r)itum* : un mot celtique**

Parmi les Anciens, plusieurs savants, comme Varron et Aulu-Gelle, considéraient le mot *petor(r)itum*, à juste titre, comme un mot gaulois. On pourrait envisager une forme gauloise originelle **petru-roton* ou même **petuor-roton*, avec *petru-* ou **petuor-* « quatre » et *roto-* « roue », comme le propose Delamarre (2003, p. 249), et signifiant « voiture à quatre roues ». Il s'agit d'un composé dont le sens « véhicule à quatre roues » était bien compris par les Romains, au moins par les plus érudits d'entre eux.

Le latin *petorritum* résulte de l'évolution phonétique normale de **petruroton* avec **-tru-* > *-tor-*, et avec un *i* provenant d'une voyelle brève atone en syllabe intérieure ouverte, ce qui prouve que c'est un emprunt relativement ancien. Il est intéressant de constater que le mot *petor(r)itum* semble avoir pu être étymologisé par les auteurs latins en dépit des changements phonétiques que ce mot avait subis. Rappelons que le lexique latin contient plusieurs mots désignant le char qui viennent du celtique : *essedum*⁸, *carruca*⁹, *carrus*¹⁰, *cisium*¹¹, *carpentum*¹², *raeda*¹³.

Dans le cas de *petorritum*, il s'agirait d'un composé de type *bahuvrihi* « ce qui a quatre roues », auquel aurait été affecté le genre neutre. Il convient de citer, à titre de parallèle approximatif, le composé latin *quadrīgae* « attelage à quatre, quadriges », dont le second élément est apparenté à *iugum*.

Dans le passage où il s'interroge sur *petorritum*, Aulu-Gelle cite brièvement Varron qui se réfère à l'origine gauloise du mot, mais chez Verrius Flaccus devait

⁸ Sur *essedum*, voir DELAMARRE 2003, p. 166.

⁹ Sur *carruca*, voir DELAMARRE 2003, p. 107.

¹⁰ Sur *carrus*, voir DELAMARRE 2003, p. 107.

¹¹ Sur *cissium* « cabriolet », voir DELAMARRE 2003, p. 117.

¹² Sur *carpentum*, voir DELAMARRE 2003, p. 105.

¹³ Sur *raeda*, voir DELAMARRE 2003, p. 255.

se trouver une notice plus complète, encore rapportée par Festus (226, 30 L), d'après laquelle le mot pouvait avoir des origines gauloise, osque et grecque.

La conception d'une ascendance grecque

Il est vrai qu'il existe une ressemblance incontestable (mais superficielle aux yeux des linguistes modernes) entre *pitora* et les formes du numéral « quatre » en grec éolien. Parmi les formes dialectales grecques (issues de **k^wet(w)or-*, **k^wetwer-*, **k^wetw^or-*), citons : dorien τέτορες ; ionien τέσσαρες ; attique τέτταρες ; béotien πέτταρες ; éolien πέσ(σ)υρες. Il faut ajouter l'éolien πίσυρες, issu de **k^wotw^or-* (modélé sur le thème de l'accusatif)¹⁴. La flexion du numéral « quatre » en indo-européen peut être reconstruite sur la base des formes trouvées dans les langues individuelles. Parmi les formes relevées dans les dictionnaires étymologiques, il y en a qui sont plus importantes pour la reconstruction que les autres : le prototype **k^wet(w)or-es* dans τέτορες est à confronter à arm. č'ork'. Mentionnons encore tokharien A *štwar*, tokharien B *štwer*, skr. *catvārah*. Le -a- du latin *quattuor* représente un schwa secundum. L'accusatif pluriel **k^wetur-ns* (dans πέσυρας) semble à première vue correspondre au skt. *catúrah*, et pourrait rappeler lit. *keturì*, got. *fidur-* dans *fidur-dogs* « τεταρταῖος, de quatre jours ». Il semble en fait que πέσ(σ)υρες remonte à **k^wetw^or-*, avec un /w/ consonne au degré zéro (et non un /u/ voyelle), cette réalisation du degré zéro étant possible à l'accusatif, sur le modèle duquel le nominatif a pu être refait¹⁵.

On sait que plusieurs grammairiens anciens avaient développé une théorie d'après laquelle le latin dérivait du grec (comme le pensait Denys d'Halicarnasse¹⁶), ou que le grec avait contribué, pour une part, à la formation de la langue latine¹⁷. Le transfert des catégories grecques en latin a semblé justifié, pour les grammairiens antiques, par le fait que le latin a été perçu, ou conçu, par certains d'entre eux comme un descendant direct du grec. Plus spécifiquement, une certaine proximité était sentie entre le latin et le dialecte éolien. Le latin était même conçu par certains comme un authentique parler éolien. C'était le résultat de la recherche alexandrine : l'essai connu sous le nom de *περὶ τῆς τῶν Ῥωμαίων διαλέκτου*¹⁸ voyait l'origine du latin en grec. Une conception de ce type est

¹⁴ Présentation des données chez WAANDERS 1992, p. 371-372. Sur les formes éoliennes chez Homère, voir EICHNER 1982, p. 319-320, avec bibliographie.

¹⁵ Voir BEEKES 2010, p. 1471-1472 ; PERPILLOU 1974, p. 400 ; GARCÍA-RAMÓN 1984.

¹⁶ En fait, selon Denys, le latin est une forme de grec altérée par le mélange avec des langues barbares. Voir BRIQUEL 2001, p. 1035.

¹⁷ Voir les remarques de COLLART 1954, p. 207-208, et la synthèse de DUBUISSON 1984, p. 62.

¹⁸ SCHÖPSDAU 1992, p. 117, avec références.

attestée avec certitude au I^e siècle avant notre ère, et est attribuée notamment à Philoxène¹⁹, selon lequel le latin représentait une variété d'éolien²⁰. En outre, Aulu-Gelle cite explicitement (XVI 12, 6) le nom d'Hypsicratès, qui passe pour l'un des premiers auteurs²¹ à expliquer le latin à partir du grec. Dans les étymologies que donne Varron, l'éolien est cité parmi d'autres langues, sans qu'il soit attribuée à ce dialecte une place prépondérante²². En dehors de Varron, on trouve des étymologies latines tirées du grec également chez Santra²³, qui figure parmi les sources de Verrius Flaccus.

Festus mentionne l'éolien sous la forme d'un adverbe, αἰολικῶς. Il évoque parfois le dorien à l'appui d'une explication étymologique : *dorica lingua* (247, 7 L), *Dori* (226, 2 L). Dans d'autres cas, fort nombreux, il ne parle que de la langue grecque, sans préciser le dialecte. Quant à la source où il a puisé l'idée d'une origine éolienne du mot *petor(r)itum*, elle est difficile à déterminer. Il n'est pas du tout certain que ce soit Santra, car celui-ci rattache d'ordinaire des mots latins au grec en général, non à l'éolien.

Mais dans quelle mesure la forme *petor(r)itum* (que nous savons aujourd'hui être celtique) pouvait-elle rappeler aux Anciens un dialecte grec, en particulier l'éolien ? Ici la référence à l'éolien prend un relief particulier, car, contrairement à ses correspondants dans les autres dialectes grecs (mis à part le béotien, bien entendu), la forme éolienne commençait réellement par /p/. Ce point mérite d'être souligné, car cela suggère que les notions que les Romains pouvaient avoir eues de l'éolien allaient au-delà de la présence du digamma, appelé « lettre éolienne²⁴ ». Néanmoins, il faut également préciser que les « connaissances » qu'ils avaient de l'éolien restaient approximatives, puisque le numéral « quatre » présentait, dans ce dialecte, une initiale /p/, une voyelle de première syllabe qui était /e/ ou /i/, mais ensuite une sifflante, et non une occlusive dentale. La physionomie de l'élément *petor-* de *petor(r)itum* n'était donc pas parfaitement identique à celle du numéral « quatre » en éolien.

¹⁹ Hypsicratès, contemporain de Sylla, paraît antérieur à Philoxène. Sur ces auteurs, voir GIOMINI 1953, SCHÖPSDAU 1992, p. 118, et surtout la présentation remarquable de DUBUISSON 1984, p. 60. Indépendamment des incertitudes chronologiques touchant Philoxène, gardons à l'esprit qu'une telle « théorie éolienne » existait déjà au temps de Varron !

²⁰ SCHÖPSDAU 1992, p. 116-117.

²¹ DUBUISSON 1984, p. 60.

²² SCHÖPSDAU 1992, p. 119 ; BRIQUEL 2001, p. 1036.

²³ Sur l'œuvre de Santra, voir FUNAIOLI 1907, p. 384-389, et DUBUISSON 1984, p. 62.

²⁴ SCHÖPSDAU 1992, p. 119-120 ; BRIQUEL 2001, p. 1037.

La conception d'une origine osque et la forme *pitora*

Que penser de la théorie d'une origine osque de *petor(r)itum*, et de son étymologie au moyen de la forme *pitora* présentée comme osque²⁵ ? Nous sommes renseignés sur la forme du numéral « quatre » en osque, puisque le corpus épigraphique de cette langue livre la forme *pettiur*, attestée sur l'inscription *ST Sa 17* (Aufidena, Ve 141), en alphabet national²⁶. Le contexte est beaucoup trop fragmentaire pour que l'on puisse se faire une idée précise du syntagme auquel appartenait *pettiur*, malgré les différentes tentatives des chercheurs. En tout cas, *pettiur* ne comporte aucune marque de déclinaison : le numéral est devenu invariable²⁷. Par conséquent, on est amené à constater que *pettiur* est très différent, par sa physionomie et par sa morphologie, de *pitora*, dont le *-a* final correspond à une désinence.

Les différences profondes qui existent entre *pitora* et *pettiur* invitent à une certaine prudence, voire à une certaine défiance vis-à-vis de la forme transmise par Festus et Paul Diacre. Nous allons voir que si l'on prend la forme *pitora* au pied de la lettre, cela pourrait conduire à des conclusions précipitées, voire erronées. Et cela ne tient pas seulement au vocalisme [i] de *pitora*, qui pourrait être secondaire : Coleman²⁸ estime que la lettre *i* a été introduite dans *petora* sous l'effet du mot *i* qui précède, qui serait une altération de *hi*.

Si l'on considère que *pitora* reflète un état ancien, alors il faudrait supposer qu'en italique commun aurait existé une forme fléchie **k^wetwores*. Il serait possible de la reconstruire grâce à la glose de Festus. Dans cette perspective, la forme *pitora* montrerait qu'en osque le numéral n'est pas encore parvenu au statut de mot indéclinable. Buck²⁹ — qui admet une lecture *petora* — y voit un nominatif-accusatif pluriel d'un thème **k^wetwor-*. Comment interpréter précisément la terminaison ? Faut-il poser un ancien **/a/* bref, ou un **/ā/* long ? Buck explore la possibilité que, si le mot est cité correctement, il pourrait conserver la désinence archaïque **-a* des thèmes consonantiques (indo-européen **-h₂*), sans qu'elle ait été remplacée par le **-ā* des mots thématiques (cette substitution étant attendue). Mais, comme le remarque Buck à juste titre, il serait fort probable que le *-a* de la glose latine ne soit qu'une substitution mécanique pour le [â] (ou le [o]) issu de **-ā*. Il faudrait alors partir de la forme osque **petoro* pourvue de la désinence courante **-ā* (d'où *-o*), mais citée avec une désinence

²⁵ L'osque est un parler appartenant au groupe des langues *sabelliques*, lui-même relevant de la branche *italique* de l'indo-européen. Sur les notions d'italique et de sabellique, voir MARTZLOFF 2006, p. 64, ainsi que MARTZLOFF 2011a, p. 189.

²⁶ Sur le contexte, voir LA REGINA 2010.

²⁷ Discussion des aspects phonétiques chez EICHNER 1982, p. 328, note 54.

²⁸ COLEMAN 1992, p. 394.

²⁹ BUCK 1904, p. 138.

latinisée³⁰. Néanmoins, il resterait en théorie possible d'admettre une conservation isolée du reflet de **-h₂* indo-européen. Mais la finale **-ā* a été généralisée, à une certaine date, dans tout le groupe sabellique comme unique désinence du nominatif et de l'accusatif pluriels neutres³¹. Il serait donc plus prudent de prendre en considération la proposition de Buck, à savoir le remplacement, par adaptation à la norme latine, du reflet de *-ā*³² final par *-ā*³³.

Il faut encore mentionner *petirupert* « quatre fois », qui se trouve sur la Table de Bantia. Il s'agit d'un adverbe multiplicatif. Coleman (1992, p. 394) reconstruit l'élément *petiru* de *petirupert* comme **petiriyu*, qui a subi l'évolution (typique de Bantia) **ryV > r'V* (cf. *herest* « il souhaitera », à côté de *heriest* en ombrien). Il estime que **petiriyu* avec *i* epenthétique procède de **petriā* qui dans cette forme composée remplace **petorā* sous l'influence de **triā* (ombr. *triiuper*). Il propose aussi, comme solution alternative, une omission du *d* d'ablatif en sandhi: **petiriu < *petriā < *peturiā- < *k^weturiā-* (remodelé sur la base du cardinal) *< *k^wturiā-* « groupe de quatre »³⁴, ce qui reste toutefois spéculatif. Zair (2014, p.118) a certes proposé récemment de ramener directement *petiru* (dans *petirupert*) à **peturā*, mais le **u* aurait dû être syncopé, et il n'est pas entièrement sûr que cette voyelle ait pu être restituée sous l'influence de *pettiur*. Et il est difficile d'exclure que le segment *-(i)uper(t)*, secondairement extrait de **triiuper*, ait pu être attaché à une base invariable du numéral « quatre ». Mais le problème, assurément, doit rester ouvert. En tout cas, il serait spéculatif de poser une équation directe entre *petiru(pert)* et *pitora*.

Terminons en citant la forme ombrienne *peturpursus* « quadrupède », dont le premier élément est apparenté au numéral « quatre » de l'osque, mais cette forme n'a aucune incidence sur la problématique qui est la nôtre.

³⁰ En revanche, la forme *sollo* (Lucilius, 1318 M) pourrait, selon certains chercheurs, contenir une désinence en *-o* de type osque, non latinisée. Voir la discussion *pro et contra* chez MACHAJDÍKOVÁ 2013, p. 29-30, avec bibliographie.

³¹ BUCK 1904, p. 118. Sur le neutre pluriel en paléo-sabellique, voir les réflexions de MARTZLOFF 2011b, p. 221-223.

³² Selon COLEMAN 1992, p. 394, la reconstruction de **-ā* final est justifiée par *petiru* et par le fait que le neutre pluriel en *-o* des thèmes en **-o-* a été généralisé dans tous les paradigmes en osque et en ombrien. Il avance l'hypothèse que cette extension a eu lieu en italique commun et qu'en latin dans les substantifs, le neutre pluriel régulier en *-ā* est dû à un changement ultérieur spécifiquement latin (ce qui est toutefois non démontré). Il en tire la conclusion que pour l'italique commun, on devrait reconstruire **k^wetworā* (< **-eh₂*) plutôt que **k^wetwora* (< **-h₂*).

³³ Voir la mise au point chez EICHNER 1982, p. 304-305.

³⁴ La disparition du *w* dans **k^wetwor-* serait due à une dissimilation qui précédait le changement du **k^w* en *p*.

***Pitora* est-il une forme artificielle ?**

Nous avons pris jusqu'ici en considération l'hypothèse d'après laquelle *pitora* représente un archaïsme, auquel cas le sabellique aurait préservé, à date historique, des traces d'une déclinaison pour le numéral « quatre ». On aurait eu, dans cette optique, au moins un neutre pluriel ou un « collectif³⁵ » en *-a*. Mais cette hypothèse est-elle réellement plausible ? Il est fâcheux que l'attestation osque *pettiur* ne présente justement pas de marque flexionnelle. En outre, la mention de *petirupert* n'est pas probante, puisque ce mot pourrait résulter d'une analogie secondaire d'après *triiuper* « trois fois »³⁶. Enfin, il faudrait supposer qu'il y a eu en osque deux numéraux pour « quatre », *pettiur* et la forme transcrite *pitora* ou *petora*.

La référence à l'osque dans l'explication du lemme *pitora* est introduite sans qu'on sache où Verrius a trouvé cette information. Il se contente de la mentionner à l'aide d'un quantifieur indéfini (*alii*) pour désigner ceux qui avancent la théorie en question. Faut-il supposer qu'à ses yeux, les partisans de l'étymologie (clairement fantaisiste) par l'osque ne valaient pas la peine d'être mentionnés ? Allons plus loin encore : non seulement l'explication de *petoritum* par l'osque est fautive, mais il se peut également que la forme *pitora* citée à l'appui de cette explication n'existe pas non plus.

Conclusion

On trouve mentionnées chez Festus trois sources concurrentes pour expliquer la provenance de *petor(r)itum*, le gaulois, l'osque, et le grec éolien, mais il ne choisit pas explicitement entre elles. On pourrait toutefois supposer que Festus, et peut-être avant lui Verrius, a favorisé l'étymologie gauloise du mot *petor(r)itum*, qu'il cite comme la première, et qu'il exprime sa distance envers l'origine osque ou éolienne en utilisant le subjonctif (*uocent*). Il ne mentionne pas nommément ses sources, mais se contente des indéfinis *alii*, *alii*. Paul, par ailleurs, a complètement supprimé la mention de l'éolien et utilise l'indicatif en parlant de l'osque (*appellant*).

En l'état actuel des connaissances, il n'est pas injustifié de supposer que *pitora* (ou *petora*) est un mot fantôme, inventé par une des sources de Verrius Flaccus, afin de rendre compte de *petor(r)itum*. Certes, la source en question avait peut-être eu une connaissance vague du numéral osque, puisque *pe/itora* présente le même squelette consonantique (*P...T...R*) que numéral « quatre » en osque, *pettiur*. Néanmoins, il est concevable que l'auteur en question ait attribué à ladite

³⁵ Sur cette notion, voir EICHNER 1985.

³⁶ Discussion chez BUCK 1904, p. 52, 66-67, 139.

forme des timbres vocaliques incorrects et, surtout, ajouté une désinence aberrante de neutre pluriel, peut-être sur le modèle du numéral grec. En ce sens, il pourrait s'agir d'une forme artificielle, ou plus précisément d'une création imaginée par un grammairien de cabinet, et non d'un archaïsme flexionnel. Il en résulte que la comparaison entre *petiru(pert)* et *pitōra* pourrait bien être illusoire.

BIBLIOGRAPHIE

- BEEKES R.S.P. 2010, *Etymological Dictionary of Greek*, Leyde – Boston.
- BLOM A. H. 2009, « *Lingua gallica, lingua celtica: Gaulish, Gallo-Latin, or Gallo-Romance?* », *Keltische Forschungen* 4, p. 7-54.
- BRIQUEL D. 2001, « La conception du latin comme langue mixte chez Varron », in *De lingua Latina nouae quaestiones, actes du Xe colloque international de linguistique latine, Paris-Sèvres, avril 1999*, C. Moussy, J. Dangel, M. Fruyt, L. Nadjó (éds), Louvain / Paris, p. 1033-1043.
- BUCK C. D. 1904, *A Grammar of Oscan and Umbrian*, Boston.
- CARDAUNS B. 1976, *M. Terentius Varro Antiquitates Rerum Divinarum. Teil I: Die Fragmente*, Wiesbaden.
- CAVAZZA F. 2004, « Gellius the Etymologist. Gellius' Etymologies and Modern Etymology », in *The Worlds of Aulus Gellius*, L. Holford-Strevens, A. Vardi (éds), Oxford, p. 65-104.
- COLEMAN R. 1992, « Italic », in *Indo-European Numerals*, J. Gvozdanović (éd.), Berlin / New York, p. 389-445.
- COLLART, J. 1954, *Varron grammairien latin*, Paris.
- DELAMARRE X. 2003, *Dictionnaire de la langue gauloise*, 2^e édition, Paris.
- DUBUISSON M. 1984, « Le latin est-il une langue barbare », *Ktéma* 9, p. 55-68.
- EICHNER H. 1982, *Studien zu den indogermanischen Numeralia. Rekonstruktion des urindogermanischen Formensystems und Dokumentation seiner einzelsprachlichen Vertretung bei den niederen Kardinalia 'zwei' bis 'fünf'*, Regensburg.

- EICHNER H. 1985, « Das Problem des Ansatzes eines urindogermanischen Numerus 'Kollektiv' ('Komprehensiv') », in *Grammatische Kategorien. Funktion und Geschichte. Akten der VII. Fachtagung der Indogermanischen Gesellschaft, Berlin, 20.-25. Februar 1983*, B. Schlerath, V. Rittner (éds), Wiesbaden, 134-169.
- FUNAIOLI H. 1907, *Grammaticae romanae fragmenta. Volumen prius*, Leipzig.
- GARCÍA RAMÓN J. L. 1984, « Lesbio πέσσυρες, no πέσυρες », in *Athlon, Saturata grammatica in honorem Francisci R. Adrados*, A. Bernabé (éd.), Madrid, p. 179-189.
- GIOMINI R. 1953, « Il grammatico Filosseno e la derivazione del latino dall'eolico », *La Parola del Passato* 8, p. 365-376.
- GRANDAZZI A. 1991, « Les mots et les choses : la composition du *De Verborum significatione* de Verrius Flaccus », *Revue des Études Latines* 69, p. 101-123.
- LA REGINA A. 2010, « Iscrizione osca rinvenuta a Castel di Sangro », in *Frammenti del passato. Archeologia e archivistica tra Castel di Sangro e Sulmona*, E. Mattiocco (éd.), Lanciano, p. 45-58.
- LHOMMÉ M.-K. 2001, « Le *De uerborum significatione*, de Verrius Flaccus aux *Glossaria Latina* de Lindsay : éditions de lacunes, lacunes des éditions », *Živa Antika* 51, p. 39-62.
- LHOMMÉ M.-K. 2011, « Trois auteurs, trois lexiques, trois visions de Rome. Verrius Flaccus, Pompeius Festus et Paul Diacre », in *Identités Romaines*, M. Mahé-Simon (éd.), Paris, p. 129-143.
- LHOMMÉ M.-K. 2012, « Le grec de Paul Diacre », in *Latin vulgaire, latin tardif IX. Actes du IXe colloque international, Lyon, 2-6 septembre 2009*, F. Biville, M.-K. Lhommé, D. Vallat (éds), Lyon, p. 765-782.
- LINDSAY, W. M. 1913, *Sexti Pompei Festi. De uerborum significatione quae supersunt cum Pauli Epitome. Thewrewkianis copiis usus edidit*, Leipzig.
- MACHAJDÍKOVÁ B. 2012, « *Lingua Tuscorum dicitur Festo teste*. Les mots présentés comme étrusques chez Verrius Flaccus et ses abrégiateurs (Festus, Paul Diacre) », *Graecolatina et Orientalia, Zborník filozofickej fakulty Univerzity Komenského* 33-34, p. 5-32.
- 2013, « *Sollum Osce totum et solidum significat*. Úloha Festových glos v poznaní latinskej a italickej lexiky a jeho prínos k problematike 'Saussurovho efektu' », in *Sambucus IX. Práce z klasickej filológie, latinskej medievalistiky*

- a neolatinistiky*, D. Škoviera, N. Sipekiová (éds), Trnava / Cracovie, p. 26-42.
- 2014, « Tvary *pipatio* (Paulus ex Festo), *pipare* (Lucilius) a ich derivačná báza /pīp-/ », *Zprávy Jednoty Klasických Filologů (Auriga)* 56/2, p. 5-22.
- MARTZLOFF V. 2006, « Les syntagmes picéniens *povaisis pidaitúpas, me{nt}fistrúí nemúneí, trebegies titúí*. Contribution à l'exégèse du cippe paléo-sabellique TE 5 (Penna S. Andrea) à la lumière de l'inscription falisque archaïque de Cérès », *Revue de Philologie* 80/1, p. 63-104.
- 2011a, « Les marques casuelles dans les documents paléo-sabelliques et la morphologie du génitif pluriel sud-picénien », in *Grammatical Case in the Languages of the Middle East and Europe, Acts of the International Colloquium Variations, concurrence et évolution des cas dans divers domaines linguistiques, Paris, 2-4 April 2007*, M. Fruyt, M. Mazoyer, D. Pardee (éds), Chicago (Illinois), p. 189-215.
- 2011b, « Spuren des Gerundivsuffixes im Südpikenischen : *qdufeniúí* (Penna S. Andrea), *amcnas* (Belmonte) », in *Atti del Convegno Internazionale Le lingue dell'Italia antica, Iscrizioni, testi, grammatica – Die Sprachen Altitaliens, Inschriften, Texte, Grammatik. In memoriam Helmut Rix (1926-2004), 7-8 marzo 2011, Libera Università di Lingue e Comunicazione, IULM, G. Rocca (éd.), Milan (= Alessandria 5, 2011)*, p. 209-231.
- PERPILLOU J.-L. 1974, Compte rendu de : M. Lejeune, *Phonétique Historique du Mycénien et du Grec Ancien*, *Revue des Études Grecques* 87, p. 398-400.
- SCHÖPSDAU K. 1992, « Vergleiche zwischen Lateinisch und Griechisch in der antiken Sprachwissenschaft », in *Zum Umgang mit fremden Sprachen in der griechisch-römischen Antike, Kolloquium der Fachrichtungen Klassische Philologie der Universitäten Leipzig und Saarbrücken am 21. und 22. November 1989 in Saarbrücken*, C. W. Müller, K. Sier, J. Werner, Stuttgart, p. 115-136.
- WAANDERS F. 1992, « Greek ». in *Indo-European Numerals*, J. GVOZDANOVIĆ (éd.), Berlin / New York, p. 369-388.
- ZAIR N. 2014, « The Treatment(s) of *-u- after a Coronal in Oscan: Dialect Variation and Chronology », *Indo-European Linguistics* 2, p. 112-125.